

il ne se trouvait plus de chapelle, plus d'appartement où l'on pût dire la messe, excepté la salle où le commandant prenait ses repas, lieu peu décent, non-seulement parce que c'était une salle à manger, mais par la mauvaise conduite et la licence des discours de ceux qui y fréquentaient; tout ce qui était dans le fort entraît là, jusqu'aux volailles: une poule volant sur l'autel renversa le calice qui y était demeuré après la fin de la messe: les spectateurs n'en furent pas émus; un de ceux qui devaient le plus s'y intéresser s'écria: *Ah! voilà la boutique du bon Dieu à bas.* A des sentiments aussi peu religieux, répondait une vie aussi peu chrétienne. Le P. Carette jugea enfin qu'il fallait se retirer, au moins jusqu'à ce que l'on vît une chapelle bâtie dans le fort et qu'on fût disposé à y respecter la religion: de plus, il était nécessaire ailleurs pour des emplois dont on espérait de meilleurs succès.

Puisque nous avons marqué les occupations des Jésuites dans les différents postes de la Louisiane, il est juste de parler aussi de ce qu'ils faisaient à la Nouvelle-Orléans. En cette ville, il y a un hôpital royal établi pour les troupes, le titre d'aumônier de cet hôpital fut donné au P. d'Outreleau en 1737, et toujours depuis, il a été continué aux Jésuites de la Nouvelle-Orléans; c'était un emploi suffisant pour occuper un missionnaire. Dans la même ville est un monastère de religieuses Ursulines: par leurs fondations elles sont chargées de l'éducation de trente orphelines entretenues aux dépens du Roi, et il y en avait toujours plusieurs de surnuméraires; on sait que par leur institut, les Ursulines doivent encore instruire dans leurs écoles des filles de dehors, et